La joie au teint vermeil déride tous les traits,
Et le plaisir de l'âme *embellit* les plus laids.
FÉVRILE.

— Donner de l'attrait à, augmenter l'attrait, servir à l'ornement de : *Le cygne plaît à tous les yeux; il décore*, EMBELLIT *tous les lieux qu'il fréquente.* (Buff.) *Ce sont les regrets d'une vie mal employée et que l'affection n'a pas* EMBELLIR *qui troublent la vieillesse des femmes.* (Mme Romieu.) *Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde : l'un nous donne les jours, l'autre les* EMBELLIT. (Samal-Dubay.) *Le mariage est un lien que l'espoir* EMBELLIT, *que le bonheur conserve et que le malheur fortifie.* (Alibert.) *La belle expression* EMBELLIT *la belle pensée et la conserve.* (V. Hugo.) *Le souvenir d'une bonne action suffit pour* EMBELLIR *les derniers jours de la plus extrême vieillesse.* (Laromiguière.) *Les bonnes actions* EMBELLISSENT *la vie et étendent l'existence.* (Bonnin.) *La morale est une plante dont la racine est dans le ciel et dont les fleurs et les fruits parfument et* EMBELLISSENT *la terre.* (Lamenn.)

Chacun veut de la vie *embellir* le passage.
GILBERT.

— Faire paraître plus beau ou trop beau, exagérer la beauté de : EMBELLIR *la vérité. Ce portrait ne nous* EMBELLIT *pas, au contraire. La fiction n'*EMBELLIT *que l'histoire des hommes, elle dégrade celle de la nature.* (B. de St-P.) *Il ne faut jamais* EMBELLIR *et altérer la beauté des traits de la vérité.* (H. Bayle.) *La nature ne fait rien de si laid que l'art ne puisse l'*EMBELLIR *ou l'enlaidir encore.* (G. Sand.)

Un précepte est aride, il le faut *embellir*.
DEILLE.

Seigneur, *embellissez* ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur.
VOLTAIRE.

— Absol. : EMBELLIR, *c'est dénaturer.* (B. Const.) *La main de l'homme gâte bien plus souvent qu'elle n'*EMBELLIT. (J. AragO.)

— v. n. ou intr. Devenir beau ou plus beau : *Cette jeune fille* EMBELLIT *de jour en jour.* (Acad.) *La Française* EMBELLIT *étonnamment par le mariage, faniti que la vierge du Nord y perd et souvent se fane.* (Michelet.)

— Fam. *Ne faire que croître et embellir*, Grandir rapidement et gagner de la beauté : *Cette jeune fille* NE FAIT QUE CROÎTRE ET EMBELLIR. ¶ S'accroître soit en bien, soit surtout en mal : *Sa sottise* NE FAIT QUE CROÎTRE ET EMBELLIR. *Il est de plus en plus avare; il* NE FAIT QUE CROÎTRE ET EMBELLIR.

S'embellir v. pr. Devenir beau ou plus beau; prendre du charme : *Cette fille* S'EMBELLIT *de jour en jour. Paris* S'EST *beaucoup* EMBELLI. *Les charmes d'une jeune femme* S'EMBELLISSENT *de la décrépitude de son mari.* (Mme de Grafigny.) *Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout* S'EMBELLIT *à mes yeux.* (Barthél.) *C'est dans le Nord que la chevalerie a pris naissance, mais c'est dans le midi de la France qu'elle* S'EST EMBELLIE *par le charme de la poésie et de l'amour.* (Mme de Staël.) *Le devoir s'adoucit et* S'EMBELLIT *par la pratique.* (St-Marc Girard.)

On s'*embellit* encore en voyant ce qu'on aime.
LACHAUSSÉE.

De rameaux étrangers un arbre s'*embellit*.
DELILLE.

Chaque jour s'*embellit* du bonheur de la veille.
A. GUIRAUD.

Un visage commun s'*embellit* par le fard;
Le beau n'a pas besoin des ornements de l'art.
ROTROU.

Du milieu de cette île un berceau toujours frais
Monte, se courbe en voûte, et s'*embellit* sans frais
De touffes d'aubépine et de lilas sauvage.
BOUCHER.

S'orner, se parer : *Le soin de* S'EMBELLIR *est presque le désir de plaire.* (Marmontel.) *Toutes les femmes croient que la toilette est l'art de* S'EMBELLIR. (Laténa.)

Qui veut trop s'*embellir* très-souvent s'enlaidit.
DESMAHIS.

— Gramm. Comme verbe neutre, *embellir* prend l'auxiliaire *avoir* si l'on n'a en vue que le fait en lui-même, et l'auxiliaire *être* si l'on considère l'état : *Elle a beaucoup* EMBELLI *en très-peu de temps. Elle* EST *bien* EMBELLIE *depuis que je ne l'ai vue.*

— Syn. **Embellir, décorer, orner**, etc. V. DÉCORER.

— Antonymes. Déparer, enlaidir, gâter.

EMBELLISSANT (an-bè-li-san) part. pré. du v. Embellir : *Des statues* EMBELLISSANT *un parc.*

EMBELLISSANT, ANTE adj. (an-bè-li-san, an-te — rad. *embellir*). Qui embellit, qui orne, qui décore : *Il verse de ces larmes auxquelles le sensible Virgile a donné l'épithète de* décorE, d'EMBELLISSANTES, *parce que la vertu les fait répandre.* (B. de St-P.) *Heureuses les imaginations* EMBELLISSANTES! (Boiste.)

EMBELLISSEMENT s. m. (an-bè-li-se-man — rad. *embellir*). Action d'embellir; ornements, objets qui embellissent : *Travailler à l'*EMBELLISSEMENT *d'une ville. Les étrangers admirent les* EMBELLISSEMENTS *de Paris. Qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'*EMBELLISSEMENT *de la nature?* (Boss.) *C'est payer trop cher l'*EMBELLISSEMENT *symétrique des capitales modernes que de détruire, pour les obtenir, les monuments historiques.* (Mme Louise Colet.)

— Ornements empruntés que l'on ajoute à la vérité ou à la réalité : *Les* ORNEMENTS *du récit ne conviennent pas à l'histoire.*

EMBELLISSEUR s. m. (an-bè-li-seur — rad. *embellir*). Néol. Celui qui a la manie des embellissements : *M. Haussmann, notre grand* EMBELLISSEUR.

EMBÉQUÉ, ÉE, et **EMBÉQUER**. V. EMBECQUÉ, EMBECQUER.

EMBERBELÉ, ÉE adj. (an-bèr-be-lé — de *en*, et de *barbelé*). Garni de plumes. ¶ Vieux mot.

EMBÉRIZE s. f. (an-bé-ri-ze — allem. *emmeriz*, même sens). Ornith. Nom scientifique du genre bruant. ¶ Nom que l'on donne quelquefois à l'ortolan jaune et au traquet bleuâtre.

EMBÉRIZIDÉ, ÉE adj. (an-bé-ri-zi-dé). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte aux bruants ou embérizes.

— s. f. pl. Famille de passereaux ayant pour type le genre bruant ou embérize.

EMBÉRIZINÉ, ÉE adj. (an-bé-ri-zi-né). Ornith. Syn. d'EMBÉRIZIDÉ.

— s. m. pl. Section de la famille des fringilliées, qui a pour type le genre bruant : *Les* EMBÉRIZINÉS *sont tous des oiseaux granivores au premier chef, cherchant toujours leur nourriture à terre, nichant sur le sol ou à peu de distance de sa surface, ne perchant que sur les branches basses des arbres ou les buissons; quelques espèces fréquentent les endroits marécageux et le bord des eaux.* (V. Meunier.)

EMBÉRIZOÏDE adj. (an-bé-ri-zo-i-de — d'*embérize*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Syn. d'EMBÉRIZIDÉ.

— s. m. Genre d'oiseaux de l'Amérique du Sud, syn. de CHIPIU ou TARDIVOLE.

— s. m. pl. Groupe peu naturel d'oiseaux, ayant pour type le genre bruant : *Les* EMBÉRIZOÏDES *paraissent se rapprocher des tangaras.* (Fr. Gérard.)

— **Encycl.** Ce genre de passereaux est très-voisin des bruants, dont il se distingue par un bec court, comprimé, à arête recourbée, à bords sinueux; des ailes courtes et arrondies, dont les rémiges, depuis la deuxième jusqu'à la sixième, sont presque égales; une queue allongée, très-étagée, et des tarses robustes. *Les embérizoïdes* ont aussi quelques affinités avec les tangaras. On n'en connaît que deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud. *L'embérizoïde* longibande habite le Brésil; il a 18 centimètres de longueur, et le fond de son plumage est d'un vert cendré olivâtre. *L'embérizoïde* oreillon, plus petit que le précédent, vit au Brésil et au Paraguay; il est plus connu sous le nom de CHIPIU.

EMBERLIFICOTÉ, ÉE (an-bèr-li-fi-ko-té) part. passé du v. EMBERLIFICOTER. Embarrassé : *Être* EMBERLIFICOTÉ *par des questions importunes.*

EMBERLIFICOTER v. a. ou tr. (an-bèr-li-fi-ko-té — fréquent. d'*emberloquer*). Pop. Embarrasser, désorienter : *Pourvu que Marianne ne soit pas là : parce que, quand elle est là, ça me gêne, ça m'*EMBERLIFICOTE. (Marville.) ¶ Entortiller, faire tomber dans quelque piège, séduire : *Il cherche à m'*EMBERLIFICOTER.

S'emberlificoter v. pr. Être emberlificoté, s'embrouiller : *Il s'*EMBERLIFICOTE *dans ses explications.*

EMBERLIFICOTEUR s. m. (an-bèr-li-fi-koteur — rad. *emberlificoter*). Celui qui emberlificote, qui cherche à séduire :

De ces *emberlificoteurs*
La sincérité n'est qu'un rêve;
Ce sont des serpents tentateurs
Qui font poser les filles d'Ève.
COMMERSON.

EMBERLOQUÉ, ÉE (an-bèr-lo-ké) part. passé du v. Emberloquer. Embarrassé : *Je courais à vous, comme on fait pour trouver des lumières, et me voilà plus* EMBERLOQUÉ *que jamais.* (Piron.) ¶ Entiché, épris sottement : *Être* EMBERLOQUÉ *d'une idée.* ¶ On dit aussi EMBERLUCQUOIS.

EMBERLOQUER v. a. ou tr. (an-bèr-lo-ké — Ce mot bizarre pourrait être une corruption d'*interloquer*; peut-être aussi pourrait-on le faire venir de *en* et de *berloque*, qui s'est dit pour *breloque*, par allus. à la locution *battre la breloque*). Embarrasser, entortiller; séduire en usant de ruse : *Vous cherchez à m'*EMBERLOQUER. ¶ On dit aussi EMBERLICOQUER, qui paraît être une sorte de fréquentatif.

S'emberloquer v. pr. S'embrouiller, s'entortiller; s'entêcher : *Elle regarda avec un nouvel ébahissement ce nigaud dont elle regrettait de s'*ÊTRE EMBERLOQUÉE. (Chateaub.)

EMBERNAGRA s. m. (an-bèr-na-gra — contract. d'*embérize* et de *tangara*). Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens des tangaras.

EMBERNAGROÏDE adj. (an-bèr-na-gro-i-de — de *embernagra*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre embernagra.

— s. m. pl. Groupe d'oiseaux ayant pour type le genre embernagra, formé aux dépens des tangaras.

EMBESOGNÉ, ÉE (an-be-so-gné, *gn* mll.) part. passé du v. Embesogner. Occupé à une besogne embarrassante : *Le roi, pour rompre ce mariage, était très-*EMBESOGNÉ. (Commines.) *Messire Jean de Luxembourg était fort* EMBESOGNÉ *sur les frontières de la comté de Guise.* (Monstrelet.)

— Antonyme. Désœuvré.

EMBESOGNEMENT s. m. (an-be-zo-gne-man; *gn* mll. — de *en*, et de *besogne*). Besogne, occupation; embarras : *Je hais quasi à pareille mesure une oisiveté croupie et endormie comme un* EMBESOGNEMENT *épineux et pénible.* (Montaigne.) ¶ Vieux mot.

EMBESOGNER v. a. ou tr. (an-be-zo-gné; *gn* mll. — de *en*, et de *besogne*). Occuper, donner de la besogne à : *Je m'en console aisément de ce qui adviendra ici quand je n'y serai plus; les choses présentes m'*EMBESOGNENT *assez.* (Montaigne.)

Lorsqu'a son luth ses doigts elle *embesogne*,
Et qu'elle dit le branle de Bourgogne. . . .
RONSARD.

¶ Vieux mot.

— A signifié Ensemencer.

— Fam. *Embesogner une femme*, Jouir de ses faveurs.

S'embesogner v. pr. Se donner de la besogne : *Je ne veux pas m'*EMBESOGNER *davantage.*

EMBÊTANT (an-bè-tan) part. passé du v. Embêter : *Des importuns* EMBÊTANT *tout le monde.*

EMBÊTANT, ANTE adj. (an-bè-tan, an-te — rad. *embêter*). Pop. Ennuyeux, excessivement importun : *Que ces enfants sont* EMBÊTANTS! *C'est aussi* EMBÊTANT *qu'à l'Opéra.* (E. Sue.) *Il m'a dit que j'étais sa petite femme, mais c'est bien* EMBÊTANT *d'être la femme d'un homme.* (Balz.) *Voilà un vieux qui est* EMBÊTANT *comme l'embêtement en grand!* (P. Féval.)

EMBÊTÉ, ÉE (an-bè-té) part. passé du v. Embêter. Ennuyé : *Ma foi, tant mieux, j'aime à voir les nobles* EMBÊTÉS. (Balz.)

EMBÊTEMENT s. m. (an-bè-te-man — rad. *embêter*). Pop. Action d'embêter; ennui, importunité : *Un maillet, dont le bruit sans parer, en frappant sur le ciseau sonore, est bien le plus puissant topique pour* L'EMBÊTEMENT *d'un cerveau....* (Guérin.)

EMBÊTER v. a. ou tr. (an-bè-té — de *en*, de *bête*, proprement rendre bête). Pop. Assommer d'ennui, importuner à l'excès : *Tu m'*EMBÊTES; *tais-toi. Ne viens pas m'*EMBÊTER. *Cette migraine m'*EMBÊTE *furieusement. Le peuple aura bientôt fait justice, par son mépris, des discoureurs qui l'ennuieront, ou qui voudraient l'*EMBÊTER.

— *Se laisser embêter*, Se laisser duper : *Le commis voyageur a des breloques, il impose aux gens du menu, passe pour un milord dans les villages, ne* SE LAISSE *jamais* EMBÊTER, *mot de son argot.* (Balz.)

S'embêter v. pr. S'ennuyer : *Je m'*EMBÊTE *à périr.*

EMBÊTERIE s. f. (an-bè-te-ri — rad. *embêter*). Pop. Etat de ceux qu'on embête : *Les moustiques vous piquent par-ci, vous piquent par-là; c'est une* EMBÊTERIE *générale et conditionnée.* (Beaucé.)

EMBEURRÉ, ÉE (an-beu-ré) part. passé du v. Embeurrer : *Pain* EMBEURRÉ.

EMBEURRER v. a. ou tr. (an-beu-ré — de *en*, et de *beurre*). Couvrir ou frotter de beurre : EMBEURRER *son pain.*

EMBEVRER v. a. ou tr. (an-be-vré). Autre orthographe du mot ENBEVRER. ¶ EMBEURRER, que l'on trouve aussi, n'en diffère que par la forme du *v*, que l'on confondait autrefois avec l'*u*.

EMBICHETAGE s. m. (an-bi-che-ta-je). Techn. Distance qui se trouve entre le centre de la petite platine et le centre de la grande, dans une montre : *L'*EMBICHETAGE *est réglé de telle sorte que le mouvement, roulant sur la charnière qui tient à la grande platine, puisse sortir en entier sans obstacle.* (Complém. de l'Acad.) ¶ On dit aussi EMBISETAGE.

EMBIDE adj. (an-bi-de — rad. EMBIE). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre embie. ¶ On dit aussi EMBIEN, IENNE.

— s. m. pl. Groupe d'insectes névroptères, formé du seul genre embie. ¶ On dit aussi EMBIENS.

EMBIE s. f. (an-bi — du gr. *embios*, robuste). Entom. Genre d'insectes névroptères, voisin des termites, et dont l'espèce type habite l'Egypte.

EMBIRA s. m. (an-bi-ra). Bot. Nom vulgaire, au Brésil, du xylopia soyeux. ¶ Nom générique que les Brésiliens portugais donnent à tous les arbres dont l'écorce est propre à faire des liens.

EMBIRATANNA s. f. (an-bi-ra-ta-gna; *gn* mll.). Bot. Espèce de fromager du Brésil, arbre de la famille des bombacées.

— **Encycl.** L'*embiratanna* fournit aux sauvages brésiliens une écorce filamenteuse dont ils se servent pour faire des cordages. Cet arbre diffère assez du fromager commun, dont il a cependant l'écorce vert foncé, marquée de raies longitudinales et cendrées, et auquel il ressemble encore par son sommet, formé de quelques branches rares et courtes. Ses feuilles, qui ont aussi beaucoup d'analogie avec celles du fromager commun, sont alternes et portées par de longs pétioles. Ses fleurs sont blanches, à calice tubulé. Le fruit, plus petit que celui du fromager commun, se compose d'une capsule oblongue, avec loges en nombre indéterminé, s'ouvrant comme les coques du cotonnier et renfermant des graines rondes, noires, très-petites. Ces graines sont couvertes d'un flocon de duvet à poils courts, de couleur jaune sale, présentant l'aspect de la bourre de soie. Leur souplesse merveilleuse permet de s'en servir pour garnir des oreillers. La tige de l'*embiratanna* est de grandeur médiocre; elle ne prend jamais ce développement ventriculeux si remarquable dans le fromager ordinaire. Cette tige est unique, et commence à s'effiler depuis le bas jusqu'au point où elle se divise pour former le sommet. Lorsque l'arbre est jeune, il a des racines tubéreuses très-allongées, qui fournissent aux indigènes un aliment sain et succulent, dont le goût a de l'analogie avec celui de la patate.

EMBITÉ, ÉE adj. (an-bi-té). Techn. Se dit du verre fondu quand il a perdu la liquidité nécessaire pour être soufflé, ce qui arrive toutes les fois que la température du four a éprouvé un grand abaissement.

EMBITUBA, petit port brésilien, sur la côte de Santa-Catharina, près du cap du même nom.

EMBLA, nom de la première femme que, suivant les croyances des peuples du Nord, les Dieux créèrent, en même que son compagnon *Ask*, le premier homme. Selon une tradition, ils formèrent ce couple primitif d'un morceau de bois qu'ils trouvèrent sur les bords de la Baltique, suivant une autre tradition, d'une branche du frêne ygdrasil.

EMBLAER v. a. ou tr. (an-bla-é). Embarrasser. ¶ Vieux mot.

EMBLAISON s. f. (an-blè-zon — de *en*, et de *blé*). Agric. Nom donné, dans quelques provinces, à la saison des semailles.

EMBLASONNÉ, ÉE (an-bla-zo-né) part. passé du v. Emblasonner. Qui est orné ou honoré d'un blason : *Aux premiers jours de sa dignité, la chanoinesse avait voulu se montrer difficile et n'admettre chez elle que des noms* EMBLASONNÉS. (E. Regnault.)

EMBLASONNER v. a. ou tr. (an-bla-zo-né — rad. *blason*). Accorder un blason à : EMBLASONNER *un financier.*

EMBLAVAGE s. m. (an-bla-va-je — de *en*, et de *blé*). Agric. Action d'ensemencer une terre.

EMBLAVE s. f. (an-bla-ve — de *en*, et de *blé*). Anc. jurisp. Terre où il y a du blé nouvellement semé ou déjà levé.

EMBLAVÉ, ÉE (an-bla-vé) part. passé du v. Emblaver. Ensemencé en blé; ensemencé en général : *Terre* EMBLAVÉE *de colza. Répandre le fumier sur les terres* EMBLAVÉES *protége les céréales contre les gelées, et prépare une meilleure récolte pour l'année suivante.* (Fr. de Nantes.)

EMBLAVER v. a. ou tr. (an-bla-vé — du bas latin *imbladare*, de *bladum*, blé, proprement herbe, sans doute la racine sanscrite *bhar*, porter). Agric. Ensemencer de blé : EMBLAVER *des terres.* ¶ Ensemencer en général : EMBLAVER *une terre de betteraves.*

— Fig. Répandre des germes : *Dieu créa le lieu ou la capacité de contenir ce qu'il allait produire; il* EMBLAVA, *le planta, le tapissa.* (J. Joubert.)

S'emblaver v. pr. Être emblavé : *Les terres* S'EMBLAVENT *en automne.*

EMBLAVURE s. f. (an-bla-ru-re — rad. *emblaver*). Agric. Culture des terres ensemencées : *Les agriculteurs voisins des grands centres de population peuvent modifier leurs* EMBLAVURES *et convertir leurs champs en jardins maraîchers.* (Dumesnil-Marigny.)

EMBLAY s. m. (an-blè). Agric. Partie d'une charrue.

EMBLAYER v. a. ou tr. (an-blè-je — V. l'étym. de DÉBLAI). Embarrasser, obstruer. ¶ Mot usité dans les départements de l'Ouest.

EMBLÉ, ÉE (an-blé) part. passé du v. Embler. Pris de vive force : *Ville* EMBLÉE. ¶ Vieux mot.

EMBLÉE (À L') loc. adv. (a-lan-blé — rad. *embler*). A la dérobée, furtivement. ¶ Vieux mot.

EMBLÉE (D') loc. adv. (dan-blé — rad. *embler*). Du premier coup; sans difficulté : *Prendre une ville* D'EMBLÉE. *Être nommé* D'EMBLÉE. *L'intelligence n'est pas donnée* D'EMBLÉE, *comme l'instinct.* (Proudh.)

Nulle part le danger n'apparaît à ses yeux
Telle haute à la cour, comme dans la mêlée,
Il s'y montre en guerrier, emportant tout *d'emblée*.
N. LEMERCIER.

— Pathol. *Bubon d'emblée.* V. BUBON.

EMBLÉMATIQUE adj. (an-blé-ma-ti-ke — rad. *emblème*). Qui sert d'emblème, qui a le caractère d'un emblème : *Figure* EMBLÉMATIQUE. *En Egypte, le culte* EMBLÉMATIQUE *des animaux succéda aux dogmes de Thaut.* (Volt.) *Parmi les hiéroglyphes égyptiens, il se trouve un grand nombre de représentations* EMBLÉMATIQUES. (Le Roux de Lincy.)

EMBLÉMATIQUEMENT adv. (an-blé-ma-ti-ke-man — rad. *emblème*). D'une manière emblématique : *On voit la cigale représentée hiéroglyphiquement sur les monuments égyptiens, ou, suivant Hor-Apollon, elle désignait* EMBLÉMATIQUEMENT *les ministres de la religion.* (D'Orbigny.)

EMBLÉMATOLOGIE s. f. (an-blé-ma-to-lo-ji — d'*emblème*, et du gr. *logos*, discours). Traité sur les emblèmes.

EMBLÈME s. m. (an-blè-me — gr. *emblêma*, ouvrage en relief; forme de *en*, dans, et *ballô*, je jette). Figure symbolique, représentation d'une idée par la figure d'un objet qui la symbolise : *Les boucliers étaient ornés d'*EMBLÈMES *et d'inscriptions.* (Barthél.) *Les hiéroglyphes égyptiens étaient des* EMBLÈMES. (Bouillet.) ¶ Symbole, objet adopté pour figurer une idée, ou la figure naturellement à cause de ses propriétés essentielles ou particulièrement connues : *Le bœuf est l'*EMBLÈME *de la force, la colombe celui de l'innocence. Le coq est l'*EMBLÈME *de la vigilance.* (Acad.) *La fauvette fut l'*EMBLÈME *des amours volages, comme la tourterelle de l'amour fidèle.* (Buff.) *Si le Verbe a choisi le pain pour se voiler, c'est que le froment est un* EMBLÈME *noble et pur de la nourriture divine.* (Chateaub.) *Le myrte paraît l'*EMBLÈME *de la volupté par ses rameaux flexibles et odorants.* (B. de St-P.) *L'*EMBLÈME *n'est jamais qu'une métaphore qui parle aux yeux.* (Marmontel.) *Le serpent était l'*EMBLÈME *du génie.* (Chateaub.) *Il ne faut pas jouer avec les* EMBLÈMES. (Dupin.) *Les* EMBLÈMES *sont surtout faits pour les masses populaires.* (Dupin.) *Le rival encrel est l'*EMBLÈME *du vrai gentilhomme.* (Tousseneel.) *Le serpent est l'*EMBLÈME *de la superstition démoniaque, c'est un fait acquis.* (Tousseneel.) ¶ Attribut, objet dont on accompagne ordinairement certaines figures allégoriques : *Les* EMBLÈMES *de la royauté. Les* EMBLÈMES *de la force, de la prudence.*

— Argot. Menterie, tromperie. ¶ *Des emblèmes!* Exclamation usitée pour accuser de fausseté les paroles de quelqu'un.

— Antiq. gr. et rom. Ouvrage de marqueterie; ornement fixé, rapporté sur un meuble, sur un objet de luxe.

— Blas. Figure allégorique du corps des devises.

— Paléogr. Espèce d'écriture secrète en usage au XVIe siècle.

— Ornith. Genre de passereaux conirostres, comprenant une seule espèce de la Nouvelle-Hollande, que l'on nomme souvent BENGALI MOUCHETÉ.

— **Syn. Emblème, symbole.** L'*emblème* et le *symbole* sont des images qui, en plaçant sous les yeux quelque objet matériel, rappellent à l'esprit une idée liée à cet objet par des analogies ou des rapports plus ou moins faciles à saisir; mais le *symbole* suppose une analogie naturelle, c'est quelque chose de connu, il se présente sans effort; tandis que l'*emblème* est plus ou moins ingénieux : il résulte souvent de la combinaison de plusieurs images et peut quelquefois demander, pour être compris, une explication plus ou moins détaillée. La tortue est le *symbole* de la lenteur; un flambeau allumé, celui de la vie. Mais si, pour représenter la paix succédant à la guerre, on peignait une colombe faisant son nid dans un casque, ce serait un *emblème.*

— **Encycl.** Primitivement, le mot *emblème* servait à désigner tous les ouvrages où l'on insère des pièces dans d'autres plus grandes, comme les ouvrages de marqueterie, de mosaïque, de damasquinure; tel fut à l'origine le sens de mot, chez les Grecs et chez les Latins. A Rome, entre autres décorations portant le nom d'*emblemata*, il y avait les *emblemata vermiculata*, damasquinures de filigranes très-déliés, les *emblemata tessellata*, incrustations de pierres, de bois précieux ou de métaux, dans le dallage des appartements. Comment, de ce premier sens, la mot *emblème* en est-il venu à signifier un objet expressif, symbolique? C'est ce dont il est difficile de se rendre compte. Toujours est-il que le mot *emblème* a désigné d'abord chez nous les images et les chiffres dont on composait des alphabets mystérieux pour les correspondances secrètes. On disait alors : composer un *emblème* ingénieux, déchiffrer un *emblème.* Ce mot ne désigne plus aujourd'hui qu'un objet matériel auquel est attaché un sens, une pensée religieuse ou morale, le souvenir d'un fait historique. C'est véritablement une figure de langage réalisée. Le serpent qui se mord la queue est un des *emblèmes* les plus connus; c'est l'*emblème* de l'éternité. Parler par figures a été le procédé le plus habituel, à l'enfance de l'humanité; et, de nos jours encore, le langage figuré est particulièrement propre aux nations les moins civilisées, comme aux classes populaires, parmi les peuples plus instruits. De même, la première manière d'écrire a été emblématique. On réalisait, soit par le dessin, soit par la sculpture, d'une façon plus ou moins grossière, les images de la langue. Les hiéroglyphes, l'ancienne écriture des Egyptiens, sont un monument célèbre de ce procédé. L'écriture des Chinois aussi a été emblématique à l'origine. Peu à peu, chez ce peuple, comme, au reste, chez les Egyptiens, les formes des *emblèmes* se sont altérées, et il est resté une collection de signes concrets au lieu des figures primitives. « Tout est *emblème* et figure dans l'antiquité, » dit avec beaucoup de raison Voltaire; et il fait observer combien ce langage était naturellement ambigu, combien *emblème* et énigme sont près d'être synonymes. « Mettez, dit-il, tous ces symboles de l'antiquité (Voltaire ne distingue pas le symbole de l'*emblème*) sous les yeux de l'homme du sens le plus droit, qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien; c'est une langue qu'il faut apprendre. » On peut croire cependant que l'habitude de traduire sa pensée et de recevoir celle des autres sous cette forme rendait l'esprit des premiers hommes plus prompt à deviner ces sortes d'énigmes, quand elles représentaient d'ailleurs des idées généralement acceptées. C'est ce qu'on peut remarquer encore chez les peuples sauvages dont nous parlions tout à l'heure.

Citons quelques-uns des *emblèmes* les plus connus. Les signes du zodiaque, le bélier, le taureau, les gémeaux, etc., sont les *emblèmes* des productions de la terre au moment où le soleil occupe dans le zodiaque telle ou telle place. Le feu qu'adoraient les Perses était l'*emblème* de la divinité. Nous avons déjà parlé du serpent qui se mord la queue; c'est un *emblème* encore employé. Le lingam, image plus ou moins exacte des phallus que les Indiens se dessinent sur le front avec de la poussière, rappelle emblématiquement la force vitale. C'est dans la même intention que ces peuples autrefois portaient en procession avec le plus profond respect les deux organes de la génération, les deux symboles de la vie. « Nous en rions, dit Voltaire; nous osons traiter ces peuples d'idiots, de barbares, parce qu'ils remercient Dieu innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vus entrer dans les temples avec l'instrument de la destruction à notre côté? » Les figures de crocodile, de taureau, de loup, d'ibis, qu'on trouve sur les monuments de l'ancienne Egypte, représentant les conditions physiques de ces pays si étrange. Souvent il est tout à fait impossible de retrouver le rapport primitif qu'il y a eu entre l'objet signifié et l'idée ou la chose signifiée. Une chouette et un olivier étaient les *emblèmes* de la ville d'Athènes; l'olivier est aisé à expliquer; mais quel rapport perceptible entre la chouette et la sagesse, que celle-là était censée représenter? Il y a eu peu de villes importantes de l'antiquité qui n'aient eu leurs *emblèmes*, désignant, soit la production principale du pays, soit son genre de commerce, soit la qualité morale dont la ville se targuait, soit encore quelque circonstance de sa fondation. Rome avait la louve : tout le monde sait pourquoi; Athènes, comme nous l'avons déjà dit, l'olivier et la chouette; Carthage et Tyr, une tête de cheval. Les Perses voyaient dans le coq la personnification de la bravoure, de la vigilance, de l'activité; et en conséquence de leur amour pour ces qualités, ils choisirent le coq comme *emblème*. Pour les Burgondes et les Alains, ils donnèrent la préférence au chat, qui se distinguait à leurs yeux par l'amour de l'indépendance.

Le triangle, la balance, les faisceaux, le caducée, etc., qui, nous venant des Romains ou peut-être de peuples plus anciens encore, ont persisté jusqu'au temps présent, sont des emblèmes assez transparents pour se passer de toute explication.

— *Emblèmes chrétiens au moyen âge.* La manie des devises et des *emblèmes* s'étendit tellement au moyen âge, que non-seulement on trouvait sur le blason des nobles, mais que le premier venu inscrivait sa devise sur la porte de sa maison, et, ce qui est mieux encore, en attribuait une à tel ou tel objet dont il faisait usage. On trouve dans les beaux-coup de devises dans les cathédrales; le plus souvent elles accompagnent un *emblème* qu'elles expliquent. Ainsi, pour faire songer à la mort, on représentait une horloge avec ces mots : *Nescitis qua hora fur veniet*, « Vous ne savez à quelle heure le larron viendra; » ou bien encore, on inscrivait sur le cadran qui marque les heures : *Omnes vulnerant, ultima necat*, « Toutes apportent une blessure, la dernière tue. » La résurrection est souvent figurée par un phénix dans les flammes : *Morir por no morir* (devise du duc de Longueville), ou par le soleil couchant : *Occidit et oritur.* On connaît le célèbre *emblème* chrétien représentant un œil dans un triangle; il est d'ordinaire accompagné de la devise : « Dieu veille. »

Voici encore avec leurs devises d'autres *emblèmes* religieux restés célèbres : Une croix, avec ces mots connus : *In hoc signo vinces.* Un pélican qui nourrit ses petits de son sang : *In morte vita* ou encore : *Parit et reparat* (*emblème* de Jésus-Christ).

Emblèmes du mystère de l'Incarnation : Un rayon de soleil traversant un miroir : *Perit sine vulnere.* Un jeu d'orgues, avec ces mots : *Me spiritus implet.* Un oranger chargé de fleurs et de fruits : *Florem non adimit fructus.*

Emblèmes de l'Eglise : L'arche de Noé : *Nulla salus extra.* « Hors de moi point de salut. » L'étoile polaire, et cette légende : *Qui me non aspicit errat.* Un phare : *Cursum dirigit.* Un miroir : *Omnibus omnia.* La colonne de feu qui guidait les Israélites au désert : *Est dux.*

Emblèmes figurant le mépris du monde : Un globe terrestre : *Todo es poco* (saint François Borgia). Une source qui jaillit d'un rocher : *Pia sepulta, pia vita.* Un drapeau déchiré : *Quo lacratius, eo pulchrius.*

Emblèmes figurant la résurrection : Un oiseau de paradis : *Sdegna la terra.* Un tourbillon de flammes se dirigeant vers le ciel : *Unde venne ritorna.* Un serpent ayant changé de peau : *Paratior* (attrib. à Charles Ier). Un vase plein d'encens dont la fumée s'élève : *Lo spirito al ciel, l'odor su terra.* (Devise faite à l'occasion de la mort de la duchesse de Longueville.) Un poisson volant s'élançant hors des flots : *Mersus ut emergat.* L'étoile polaire : *Veritas, non occidit.*

Emblèmes figurant la confiance en Dieu : Le Christ dans la barque : *Nil desperandum.* Un arbre desséché, mais dont une branche reste encore verte : « Quand Dieu voudra » (attribué à Giulio Giovino). Un rocher au milieu des flots : *In motu quiesco.* Un cèdre : *Unvandertbar*, c'est-à-dire Immuable.

Nous pourrions allonger encore cette liste; mais nous avons voulu seulement donner quelques-uns des *emblèmes* les plus usités au moyen âge. Contentons-nous d'indiquer aux amateurs les sources où ils pourront aller puiser plus de détails. Qu'ils consultent d'abord les deux articles intéressants de M. Brunet, dans la *Revue archéologique* (VIIIe année, p. 282 et 541), dont nous nous sommes aidé nous-même pour le présent article. V. encore les *Emblèmes sacrés sur le très-adorable sacrement de l'Eucharistie* (Paris, Lambert, 1667, in-8°, avec planches à l'eau-forte); le P. Menestrier, *Philosophie des images* (1682, 2 vol. in-8°); *Science et art des devises* (1686); *Recueil de cinq cents devises pour Sa Majesté* (1679); Alciat, *Emblèmes* (1522); Achille Bocchi, *Symbolicæ quæstiones* (Bononiæ, 1555); J. David, *Veridicus christianus* (1601); Georgette de Montenay, *Emblèmes ou devises chrétiennes* (1570); Justo Reifenberg, *Emblemata politica* (Amsterdam, 1632); A. G. Redelius, *Apophthegmata symbolica* (avec 50 pl.); *Opeuhertighe Hertes* (*la Diversité des cœurs*), recueil d'*emblèmes*, gravé par C. Galle; J. Levasseur, *Devises des empereurs romains* (Paris, 1608); les frères Quarles, *Divine and moral emblems* (texte anglais); J. Thomas, *lictigious emblems* (1809), dessins de Turston.

Emblèmes (LES), recueil de préceptes et d'apologues, composé par le célèbre jurisconsulte milanais Alciat. Ce livre tire son nom des images (*emblemata*) placées en tête de chaque apologue ou maxime. Les images en sont, à vrai dire, la plus grande curiosité, quoique pourtant les distiques d'Alciat ne manquent ni d'esprit ni d'élégance. Ces *Emblèmes* étaient célèbres au XVIe siècle; Scaliger, qui n'accordait pas facilement d'éloges, en proclame la profonde moralité, en même temps qu'il loue le tour heureux des vers et le bon choix des préceptes. Ces préceptes sont tirés des sujets qui, par leur nature propre, servent presque invariablement de texte à des sujets de ce genre : l'amour, l'amitié, la mort, la brièveté de la vie, les bienfaits de la concorde, le bonheur de l'étude, la foi conjugale, l'occasion, la fortune, etc. On y rencontre aussi des traits satiriques contre les parasites, les téméraires, les avares, ce qui est assez curieux de la part d'Alciat, qui était un avare renommé; un autre contre le clergé et le fisc, représentés en chien et en pressoire (une éponge, qui est le pauvre peuple; des apologues dont La Fontaine a fait de jolies fables : l'*Ane chargé de reliques*, le *Renard et la Statue*, l'*Aigle et l'Escargot*, le *Pot de fer et le Pot de terre*; la traduction de l'ode anacréontique l'*Amour piqué par une abeille* est esquissée d'une manière concise, en vers pleins de saveur. Les vers d'Alciat dénotent l'écrivain homme de goût, imbu de l'antiquité, nourri de Catulle et de Martial; ils s'élèvent même jusqu'à la haute

tout EMBOÎTÉES *et guindées dans leur taille.* (Mirab.)

— Fig. Intimement lié : *Des scènes et des actes bien* EMBOÎTÉS. *Aux États-Unis, on remarque deux sociétés distinctes engagées, et, si je puis m'exprimer ainsi,* EMBOÎTÉES *l'une dans l'autre.* (De Tocqueville.)

— Chorégr. *Pas emboîté,* Pas dans lequel le danseur se tient dans la troisième position ou emboîture.

EMBOÎTEMENT s. m. (an-boî-te-man — rad. *emboîter*). Jonction de deux pièces qui s'emboîtent l'une dans l'autre : EMBOÎTEMENT *des os.* EMBOÎTEMENT *des matrices et des tenons d'une charpente.*

— Physiol. *Emboîtement des germes,* Système dans lequel la génération est expliquée par des germes vivants qui seraient comme emboîtés les uns dans les autres, et qui s'isoleraient pour produire de nouveaux êtres : *Hartsoeker assurait que la première graine serait à la dernière et la plus petite, qui paraîtrait la dernière année du* LXX *siècle, comme l'unité suivie de trente mille zéros; d'où il concluait que l'*EMBOÎTEMENT *était absurde.* (Bonnet.) *La circulation des germes de Bonnet n'est pas une idée plus sérieuse que l'*EMBOÎTEMENT DES GERMES *admis par Haller et Cuvier.* (F. Pillon.)

— Cosmol. Système suivant lequel les différents corps du monde correspondraient entre eux d'après certaines règles.

— Anc. art milit. Disposition dans laquelle les soldats étaient placés sur quatre ou cinq rangs, de façon que les armes de ceux des derniers rangs ne pussent blesser ceux des premiers, quoiqu'ils tirassent tous à la fois.

— Encycl. Biol. SYSTÈME DE L'EMBOÎTEMENT DES GERMES. Comment se produit, comment se forme chaque nouvel individu, chaque nouvel être vivant? « Pour se tirer de la difficulté, qui n'est pas petite, dit Florens, quelques esprits très-supérieurs, des philosophes tels que Malebranche et Leibnitz, des naturalistes tels que Swammerdam, Redi, Malpighi, ont imaginé de dire que le nouvel être ne se forme pas, qu'il était tout formé; et de là le fameux système de la *préexistence, de l'emboîtement des germes.* » Ce système naquit des découvertes de Swammerdam sur les métamorphoses des insectes. Jusqu'à Swammerdam on avait cru que le ver, la chenille, *se transformait tout à coup* en chrysalide et celle-ci tout à coup en papillon : papillon, chrysalide, chenille étaient considérés comme autant d'êtres *nouveaux,* distincts, ayant chacun son existence à part, sa vie propre. Swammerdam démontra que le papillon est contenu tout entier dans la chrysalide. En dépouillant celle-ci avec soin, il dégagea les ailes, les antennes et successivement toutes les parties du papillon. De même, il démontra que toutes les parties de la chrysalide étaient contenues dans la chenille. Pour arriver à ces résultats le célèbre naturaliste n'avait fait que *développer, désemboîter* les différentes parties de la chrysalide et de la chenille. Il en avait induit que la génération était un phénomène absolument semblable à celui des métamorphoses, et qu'on devait voir, dans l'un comme dans l'autre, l'évolution d'un être préexistant.

« Pour exposer en deux mots mon opinion, a-t-il dit, je crois qu'il ne se fait point de vraie génération dans la nature, encore moins de génération fortuite; mais que la production des êtres n'est autre chose que le développement de leurs germes déjà existants. »

Aussitôt Malebranche et Leibnitz s'emparèrent de ce point de vue pour l'ériger en système et le pousser à ses conséquences logiques, heureux de montrer et de faire admirer, dans cette préexistence et cet *emboîtement* des germes, le merveilleux de la création et l'infini de la puissance et de la sagesse créatrices.

L'emboîtement des germes selon Malebranche. Ecoutons d'abord Malebranche :

« ARISTE. Comme la matière est divisible à l'infini, je comprends fort bien que Dieu a pu faire en petit tout ce que nous voyons en grand. J'ai ouï dire qu'un savant hollandais (Swammerdam) avait trouvé le secret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en sortent. J'ai vu souvent, au milieu même de l'hiver, dans les oignons, des tulipes entières avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainsi je veux bien supposer que toutes les graines contiennent une plante, et tous les œufs un animal semblable à celui dont ils sont sortis.

» THÉODORE. Vous n'êtes pas encore. Il y a environ six mille ans que le monde est monde et que les abeilles jettent des essaims. Supposons donc que ces essaims soient de mille mouches : la première abeille devrait être au moins mille fois plus grande que la seconde, et la seconde mille fois que la troisième, et la troisième que la quatrième, toujours en diminuant jusqu'à la six-millième, selon la progression de mille à un. Cela est clair, selon la supposition, par cette raison que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu. Comprenez donc, si vous le pouvez, la délicatesse admirable qu'avaient dans la première mouche toutes celles de l'année 1687.

» ARISTE. Cela est bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juste valeur du dernier terme d'une progression sous-millecuple qui aurait six mille termes, et dont le premier exprimerait la grandeur naturelle de la mouche à miel. Les abeilles de cette année étant, au commencement du monde, plus petites qu'elles ne sont aujourd'hui, mille fois, dites encore, Théodore, cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept fois mille fois. Voilà leur juste grandeur selon nos suppositions.

» THÉODORE. Je vous entends, Ariste. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avaient, au commencement du monde, les abeilles de cette année 1687, supposez qu'il y ait six mille ans qu'elles soient créées; il n'y a qu'à écrire une fraction qui ait pour numérateur l'unité, et pour dénominateur aussi l'unité, mais accompagnée seulement de dix-huit cents zéros. Voilà une jolie fraction! Mais ne craignez-vous point qu'une unité si brisée et si rompue ne se dissipe, et que votre abeille et rien ne soient une même chose?

» ARISTE. Non assurément, Théodore; car je sais que la matière est divisible à l'infini, et que le petit n'est tel que par le rapport au plus grand. Je conçois sans peine, quoique mon imagination y résiste, que, ce que nous appelons un atome se pouvant diviser sans cesse, toute partie de l'étendue est en un sens infiniment grande, et que Dieu peut faire en petit tout ce que nous voyons en grand dans le monde que nous admirons. Oui, la petitesse des corps ne peut jamais arrêter la puissance divine; je le conçois clairement, car la géométrie démontre qu'il n'y a pas d'unité dans l'étendue, et que la matière se peut éternellement diviser.

» THÉODORE. Cela est fort bien, Ariste. Vous concevez donc que, quand le monde durerait plusieurs milliers de siècles, *Dieu a pu former dans une seule mouche toutes celles qui en sortiraient* et ajuster si sagement les lois simples des communications des mouvements au dessein qu'il aurait de les faire croître insensiblement et de les faire paraître chaque année, que leur espèce ne finirait point. Que voilà d'ouvrages d'une délicatesse merveilleuse renfermés dans un aussi petit espace qu'est le corps d'une seule mouche!...

» ARISTE. S'il faut une grande adresse et une profonde intelligence pour former une simple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, et par conséquent toutes plus petites toujours dans la proportion sous-millecuple, puisqu'une seule en produit mille, et que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu? Cela effraye l'imagination; mais que l'esprit reconnaît de sagesse dans l'auteur de tant de merveilles!

» THÉODORE. Pourquoi cela, Ariste? Si les petites abeilles sont organisées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande en peut concevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'est donc point la multitude et la petitesse de ces animaux tous semblables qui doit augmenter votre admiration pour la sagesse du Créateur; mais votre imagination effrayée admire en petit ce qu'on a coutume de ne voir qu'en grand.

» ARISTE. Je croyais, Théodore, que je ne pouvais trop admirer.

» THÉODORE. Oui; mais il ne faut admirer que par raison. Ne craignez point; si l'admiration vous plaît, vous trouverez bien de quoi vous satisfaire dans la multitude et la petitesse de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

» ARISTE. Comment cela donc?

» THÉODORE. C'est qu'elles ne sont pas toutes semblables.

» ARISTE. Je me l'imaginais bien ainsi; car quelle apparence que les vers de ces mouches, et les œufs de ces vers, aient autant d'organes que les mouches mêmes?

» THÉODORE. Que vous imaginiez mal toutes les parties organiques des mouches; mais ils ont de plus celles qui sont essentiel-les aux vers, c'est-à-dire celles qui sont absolument nécessaires afin que les vers puissent chercher, dévorer et préparer le suc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux, et qu'ils conservent par le moyen des organes et sous la forme de ver.

» ARISTE. Oh! oh! A ce compte-là, les vers sont plus admirables que les mouches; ils ont bien plus de parties organiques.

» THÉODORE. Oui, Ariste; et les œufs des vers sont encore plus admirables que les vers mêmes, et ainsi en remontant. De sorte que les mouches de cette année avaient beaucoup plus d'organes, il y a mille ans, qu'elles n'en ont présentement. »

Malebranche reconnaît, du reste, que, si les germes emboîtés les uns dans les autres ont déjà tous les organes des animaux ou des plantes qui doivent successivement en sortir, ces organes, formés d'avance pour des fonctions qu'ils n'ont pas encore à exercer, ne présentent pas dans le germe les mêmes proportions que dans l'animal ou la plante. « Ne pensez pas néanmoins, dit-il, que l'abeille qui est encore renfermée dans le ver dont elle doit sortir ait entre ses parties organiques la même proportion de grosseur, de solidité, de configuration, que lorsqu'elle en est sortie; car on a remarqué souvent que la tête, par exemple, du poulet, lorsqu'il est dans l'œuf et qu'il paraît comme sous la forme d'un ver, est beaucoup plus grosse que tout le reste du corps, et que les os ne prennent leur consistance qu'après les autres parties. Je prétends seulement que toutes les parties organiques des abeilles sont formées dans leurs vers, et si bien proportionnées aux lois des mouvements, que, par leur propre construction et l'efficace de ces lois, elles peuvent croître sans que Dieu, pour ainsi dire, y touche de nouveau par une providence extraordinaire. » Et ailleurs : « Ce n'est pas néanmoins que je croie que le pommier, par exemple, qui est dans le germe du pepin, ait à peu près les mêmes proportions de grandeur et des autres qualités entre ses branches, ses feuilles et ses fruits, que les grands arbres. Je prétends seulement que toutes les parties organiques du pommier sont formées et si bien proportionnées aux lois du mouvement, que, par leur propre construction et l'efficacité de ces lois, elles peuvent croître sans le secours d'une providence particulière. »

En faveur de la préexistence et de l'*emboîtement* des germes, Malebranche invoque l'expérience, la raison et jusqu'à la révélation. Nous l'avons vu s'appuyer sur les expériences de Swammerdam; il y joint les siennes propres; il a observé la transformation de l'insecte appelé *formica-leo* « en une de ces espèces de mouches qui ont le ventre fort long et qu'on appelle *demoiselles.* » Qu'on n'aille pas croire qu'il y a là une transformation véritable; cela serait aussi difficile, aussi impossible à admettre que la génération spontanée. S'il est absurde de croire que d'un peu de chair pourrit il se forme des insectes, il ne l'est pas moins d'imaginer qu'un animal se transforme en un autre. Le *formica-leo* ne se transforme point, il se dépouille seulement de ses habits et de ses armes; il quitte ses cornes, avec lesquelles il fait un trou où il se saisit des fourmis qui y tombent. « En effet, dit le philosophe, je les ai remarquées, ces cornes, dans le tombeau qu'ils se font dans le sable, et dont ils sortent, non plus en qualité de *formica-leo,* mais en qualité de demoiselles, sous une forme plus magnifique. »

Mais, du mécanisme des métamorphoses peut-on conclure à celui de la génération? Sans aucun doute, répond Malebranche; et voici une expérience qui lui prouve que les plantes sont contenues dans les graines : « J'ai pris une vingtaine des plus grosses fèves; j'en ai ouvert deux ou trois, et j'ai remarqué qu'elles étaient composées en dedans de deux parties qui se séparent aisément et que j'ai appris qu'on appelle leurs *lobes;* que le germe était attaché à l'un et à l'autre de ces lobes; que d'un côté il se terminait en pointe vers le dehors, et que de l'autre il se cachait entre les lobes. Voilà ce que j'ai vu d'abord. J'ai semé les autres fèves pour les faire germer et voir comment elles croissent. Deux jours après, j'ai commencé à les ouvrir; j'ai continué pendant environ quinze jours, et j'ai remarqué distinctement que la racine était contenue dans cette partie du germe qui est en dehors et qui se termine en pointe; que la plante était renfermée dans l'autre partie du germe qui passe entre les deux lobes; que la racine était elle-même une plante qui avait ses racines dans la substance des deux lobes de la fève dont elle tirait sa nourriture; que, lorsqu'elle avait poussé en terre comme les plantes dans l'air, elle fournissait abondamment à la plante le suc nécessaire; que la plante, en croissant, passait entre les lobes, qui, après avoir servi à l'accroissement de la racine, se changeaient en feuilles et mettaient la plante à couvert des injures de l'air. Ainsi je me suis persuadé que le germe de la fève contenait la racine de la plante et la plante même, et que les lobes de la fève étaient le fonds où cette petite plante était déjà semée et avait déjà ses racines. »

L'observation de Malebranche est fort exacte; mais elle ne prouve rien et ne peut rien prouver. Le philosophe l'eût compris, s'il eût connu l'existence des sexes et le mécanisme de la fécondation chez les végétaux; il est facile de voir que la plante peut se trouver en miniature dans le germe fécondé, sans qu'on en puisse conclure qu'elle préexistait au phénomène de la fécondation. C'est donc sur la raison seule que peut s'appuyer le système de la préexistence et de l'*emboîtement* des germes.

Il faut se rappeler que Malebranche était cartésien; que, pour lui, l'étendue était l'essence de la matière; qu'il expliquait tous les phénomènes physiques par les lois mathématiques de l'étendue et par les lois mécaniques du mouvement; enfin que sa philosophie imposait à l'action providentielle la généralité et la simplicité des voies. D'abord la divisibilité de l'étendue, et, par conséquent, de la matière à l'infini, rendait plausible l'idée de l'*emboîtement* des germes et en ôtait toute difficulté pour la raison. Ensuite, il paraissait impossible d'expliquer par les simples lois du mouvement la formation des animaux et des plantes, dont les organes présentent une telle complexité et une telle harmonie. Enfin, on ne pouvait songer à faire intervenir sans cesse la Providence, à lui demander un travail sans cesse renouvelé, sans l'abaisser et la réduire aux proportions d'une intelligence humaine. Ainsi, selon Malebranche, la nécessité de l'*emboîtement* des germes résulte de l'impossibilité d'expliquer mécaniquement l'organisation et du mode nécessaire de l'action providentielle. A ses yeux, la conduite d'un Dieu qui, au temps de la création, a formé, pour les siècles futurs, les animaux et les plantes, et qui a établi les lois des mouvements nécessaires pour les faire croître, est bien plus parfaite et plus excellente que celle d'un Dieu qui agirait à tous moments par des volontés particulières, au lieu de suivre ces lois générales, ou qui, pour se décharger du soin du gouvernement de son ouvrage, aurait donné à toutes les mouches des âmes, ou plutôt des intelligences assez éclairées pour diriger leurs corps, ou du moins pour les conduire selon leurs besoins et régler tous leurs travaux. « Oter à la Providence sa généralité et sa simplicité, c'est la rendre humaine et lui faire porter le caractère d'une intelligence bornée. Ainsi, il faut croire que Dieu, par la première impression du mouvement qu'il a communiqué à la matière, l'a si sagement divisée, qu'il a formé tout d'un coup des animaux et des plantes pour tous les siècles. Cela est possible, puisque la matière est divisible à l'infini. Et cela s'est fait ainsi, puisque cette conduite est plus digne de l'Etre infiniment parfait que toute autre. » D'autre part, on ne comprend pas, on ne comprendra jamais qu'une machine composée, comme l'est un être vivant, d'une infinité d'organes différents, parfaitement bien accordés ensemble et ordonnés à diverses fins, ne soit que l'effet des lois générales du mouvement. On a assez de peine à concevoir que ces lois puissent peu à peu les faire exister. Ce que l'on conçoit bien, c'est qu'elles peuvent les détruire en mille manières. On ne comprend pas comment l'union des deux sexes peut être cause de la fécondité; mais on comprend bien que cela n'est pas impossible dans la supposition que les corps soient déjà formés. Mais que cette union soit la cause de l'organisation des parties de l'animal, il semble que l'on comprend bien que cela n'est pas possible.

Ce n'est pas tout. Voici l'Ecriture qui vient ajouter son témoignage à celui de la raison. Elle nous apprend que maintenant Dieu se repose, et que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la première année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres. L'*emboîtement* des germes s'est-il pas contenu dans ces paroles divines : *Germinat terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum, cujus semen in semetipso sit super terram?* » Ces derniers mots : « *Cujus semen in semetipso sit,* » joints à ceux-ci : « *Et requevit die septimo,* » marquent clairement, selon Malebranche, que Dieu, pour conserver ses créatures, n'agit plus comme il a fait dans le temps qu'il les a formées. « Or, dit le philosophe, il n'agit qu'en deux manières, ou par des volontés particulières, ou par des volontés ou des lois générales. Donc il ne fait plus maintenant que suivre les lois, qu'il a mises en œuvre, et par de grandes raisons qui obligent à interrompre le cours de sa providence; raison que je ne crois pas que l'on puisse trouver dans les besoins des animaux ou des plantes. »

— *L'emboîtement des germes selon Leibnitz.* Le système rationnel, philosophique de Malebranche et celui de Leibnitz, qui diffèrent sur la conception de la matière et de la communication des substances, ont plusieurs points communs, et des points de grande importance : l'optimisme, le mode de l'action divine exclusif des volontés particulières et arbitraires, et la théorie de l'*emboîtement* des germes. Leibnitz revient souvent, dans ses divers écrits, sur cette théorie. « Des personnes fort exactes aux expériences, dit-il, se sont aperçues, de notre temps, qu'on peut douter si jamais un animal naît, ou s'est fait nouveau est produit, et si les animaux tout en vie ne sont déjà en petit avant la conception dans les semences aussi bien que les plantes. » — « C'est ici, dit-il encore, que les transformations de MM. Swammerdam, Malpighi et Leuwenhoeck, qui sont des plus excellents observateurs de notre temps, sont venues à mon secours, et m'ont fait plus aisément concevoir que l'animal ne commence point lorsque nous le croyons, et que sa génération apparente n'est qu'un développement et une espèce d'augmentation. » Ailleurs il s'exprime à ce sujet d'une manière encore plus catégorique, et montre dans le développement, dans l'évolution, une loi générale de la nature : « Et il est bon ici de remarquer que la nature a cette adresse et heureuse de nous découvrir ses secrets dans quelques petits échantillons, pour nous faire juger du reste, tout étant correspondant et harmonique. C'est ce qu'elle montre dans la transformation des chenilles et autres insectes; car les mouches viennent aussi des vers, pour nous faire deviner qu'il y a des tranformations partout. Et les expériences des insectes ont vérifié l'opinion vulgaire que ces animaux s'engendraient par la pourriture, sans propagation. C'est ainsi que la nature nous a montré aussi dans les oiseaux un échantillon de la transformation de tous les animaux par le moyen des œufs, que les nouvelles découvertes ont fait admettre maintenant. Ce sont aussi les expériences des microscopes qui ont montré que le papillon n'est qu'un développement de la chenille, mais surtout que les semences contiennent déjà la plante ou l'animal formé, quoiqu'il ait besoin par autres de transformation et de nutrition ou d'accroissement pour devenir un de ces animaux, qui sont remarquables à nos sens ordinaires. Et comme les moucherons insectes s'engendrent aussi par la propagation de l'espèce, il en faut juger de même de ces petits animaux séminaux, savoir, qu'ils viennent eux-mêmes d'autres animaux séminaux encore plus petits, et qu'ainsi ils n'ont jamais commencé qu'avec le monde. Ce qui s'accorde assez avec la sainte Ecriture, qui insinue que les semences ont été d'abord. »

On voit que Leibnitz plaçait le germe préexistant dans le mâle, dans le père, et non dans la femelle, dans la mère. Il avait sans doute été frappé de la découverte alors récente des animalcules spermatiques, qui lui montrait des êtres *tout vivants* dans la semence des animaux, et s'était attaché à la préexistence zoospermique, qui pouvait lui sembler un fait et non plus une simple conception. « Il paraît, d'après les nouvelles découvertes, dit-il dans un autre passage, que l'animal et l'âme ne viennent que du père, et que, dans l'acte de la conception, la mère ne fournit qu'une sorte d'enveloppe (en forme de œvule, pense-t-on) et la nourriture nécessaire à la perfection des corps organiques. »

On ne peut s'étonner que Leibnitz ait embrassé avec amour la théorie de l'*emboîtement* des germes, si l'on considère les rapports qu'elle présente avec l'ensemble de ses doctrines, et le parti qu'il en a tiré pour appuyer ses vues philosophiques. D'abord elle s'accordait parfaitement avec le système de l'harmonie préétablie, et en faisait ressortir ce que l'on conçoit bien, c'est qu'elles peuvent le détruire en mille manières. On ne comprend pas comment l'union des deux sexes peut être cause de la fécondité; mais on comprend bien que cela n'est pas impossible dans la supposition que les corps soient déjà formés. Mais que cette union soit la cause de l'organisation des parties de l'animal, il semble que l'on comprend bien que cela n'est pas possible.

Ce n'est pas tout. Voici l'Ecriture qui vient ajouter son témoignage à celui de la raison. Elle nous apprend que maintenant Dieu se repose, et que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la première année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres. L'*emboîtement* des germes s'est-il pas contenu dans ces paroles divines : *Germinat terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum, cujus semen in semetipso sit super terram?* » Ces derniers mots : « *Cujus semen in semetipso sit,* » joints à ceux-ci : « *Et requevit die septimo,* » marquent clairement, selon Malebranche, que Dieu, pour conserver ses créatures, n'agit plus comme il a fait dans le temps qu'il les a formées. « Or, dit le philosophe, il n'agit qu'en deux manières, ou par des volontés particulières, ou par des volontés ou des lois générales. Donc il ne fait plus maintenant que suivre les lois, qu'il a mises en œuvre, et par de grandes raisons qui obligent à interrompre le cours de sa providence; raison que je ne crois pas que l'on puisse trouver dans les besoins des animaux ou des plantes. »

— *L'emboîtement des germes selon Leibnitz.* Le système rationnel, philosophique de Malebranche et celui de Leibnitz, qui diffèrent sur la conception de la matière et de la communication des substances, ont plusieurs points communs, et des points de grande importance : l'optimisme, le mode de l'action divine exclusif des volontés particulières et arbitraires, et la théorie de l'*emboîtement* des germes. Leibnitz revient souvent, dans ses divers écrits, sur cette théorie. « Des personnes fort exactes aux expériences, dit-il, se sont aperçues, de notre temps, qu'on peut douter si jamais un animal naît, ou s'est fait nouveau est produit, et si les animaux tout en vie ne sont déjà en petit avant la conception dans les semences aussi bien que les plantes. » — « C'est ici, dit-il encore, que les transformations de MM. Swammerdam, Malpighi et Leuwenhoeck, qui sont des plus excellents observateurs de notre temps, sont venues à mon secours, et m'ont fait plus aisément concevoir que l'animal ne commence point lorsque nous le croyons, et que sa génération apparente n'est qu'un développement et une espèce d'augmentation. » Ailleurs il s'exprime à ce sujet d'une manière encore plus catégorique, et montre dans le développement, dans l'évolution, une loi générale de la nature : « Et il est bon ici de remarquer que la nature a cette adresse et heureuse de nous découvrir ses secrets dans quelques petits échantillons, pour nous faire juger du reste, tout étant correspondant et harmonique. C'est ce qu'elle montre dans la transformation des chenilles et autres insectes; car les mouches viennent aussi des vers, pour nous faire deviner qu'il y a des tranformations partout. Et les expériences des insectes ont vérifié l'opinion vulgaire que ces animaux s'engendraient par la pourriture, sans propagation. C'est ainsi que la nature nous a montré aussi dans les oiseaux un échantillon de la transformation de tous les animaux par le moyen des œufs, que les nouvelles découvertes ont fait admettre maintenant. Ce sont aussi les expériences des microscopes qui ont montré que le papillon n'est qu'un développement de la chenille, mais surtout que les semences contiennent déjà la plante ou l'animal formé, quoiqu'il ait besoin par autres de transformation et de nutrition ou d'accroissement pour devenir un animal, qui se